

La Bible empêchera-t-elle le réchauffement climatique ?

La question écologique et les lectures contemporaines de la Bible

La crise climatique est là, nul ne peut le nier de manière raisonnable¹. Et voici que toutes les religions sont priées de se mettre en ordre de bataille pour y faire face. Vaillamment, le christianisme a mobilisé ses meilleures traditions et rappelle le long compagnonnage de son texte sacré avec la question écologique, depuis le récit de la création de la Genèse jusqu'à cette magnifique envolée paulinienne : « toute la création jusqu'à ce jour gémit en travail d'enfantement » (Rm 8,22). Mais ce baroud d'honneur vient un peu tard. Depuis les années 1960, la fameuse injonction de Gn 1,29, « emplissez la terre et soumettez-la », a été désignée comme la cause de tous nos malheurs, puisqu'elle encourage à la surpopulation et autorise toutes les déprédations de l'environnement. Quelle audace, de la part des chrétiens, d'oser exciper de leur vieille Bible ! Ce reproche a tout d'une caricature, mais on l'entend souvent, y compris chez les moins critiques du christianisme, comme un Michel Serres qui regrettait l'heureux temps du paganisme en ces termes : « le monothéisme a détruit les dieux locaux, nous n'entendons plus les déesses rire parmi les sources, ni ne voyons les génies paraître dans les frondaisons ; Dieu a vidé le monde »². Et surtout, il a été intégré par les chrétiens de toutes confessions qui battent la coulpe collective et tentent de prouver à quel point nous avons changé et à quel point le texte biblique doit être lu autrement. Pourquoi éprouvons-nous le besoin désespéré de construire l'image d'une Bible totalement écofriendly ? Avant de nous jeter avec avidité sur le texte sacré à la recherche du moindre centilitre d'eaux primordiales certifié sans métaux lourds et du plus

¹ Cet article reprend une intervention donnée au colloque Théodoc de novembre 2022 organisé à Louvain-la-Neuve. Merci à son organisateur, le Pr. Éric Gaziaux, de m'avoir invité à y parler.

² M. SERRES, *Le Tiers-Instruit*, Paris, F. Bourin, 1991, p. 180.

petit sacrifice garanti sans souffrance animale³, il convient de réfléchir à notre herméneutique pour nous demander quel usage nous en faisons.

I. UN RAPPORT D'AVANCE FAUSSÉ AU TEXTE BIBLIQUE

En effet, avant d'ouvrir le livre, il faut en convenir au préalable : notre rapport au texte biblique est faussé par le soupçon qu'il est la cause de tous nos malheurs écologiques. On fait souvent de Lynn White Jr l'auteur de cette accusation portée dans son tonitruant article paru en 1967 dans *Nature*⁴. En réalité, White, qui est un médiéviste, reprend des idées issues de tout un courant antichrétien que l'on trouve déjà dans la philosophie de Heidegger, en particulier dans son analyse du concept de *phusis*.

Le « naturel » de l'homme, c'est – pour la pensée chrétienne – ce qui lui a été donné en propre lors de la création, ce qui est laissé à la discrétion de sa liberté ; cette « nature » – abandonnée à elle-même – conduit par le jeu des passions à la ruine de l'homme ; c'est pourquoi la « nature » doit être continuellement rabrouée : en un sens, elle est ce qui ne doit pas être⁵.

White reprend aussi les intuitions de Max Weber selon lequel la théologie médiévale a influencé l'ensemble de la vision du monde occidental. Il montre que ce sont des valeurs théologiques qui ont permis à l'Occident d'avancer technologiquement. Le cœur de son argument porte sur un passage biblique, Gn 1,26-28. Pour lui, les médiévaux ont lu le fameux *râdâ* du verset 26, ou plus exactement l'expression *subicite eam* de la Vulgate, non pas comme une domination (*dominion*), mais

³ L'affirmation peut paraître un peu caricaturale, mais elle reflète les discours pleins de bonnes intentions de certains ouvrages. Voir par exemple D. FINES, N. LÉVESQUE, *Les Pages vertes de la Bible: la Bible lue par deux environnementalistes*, Montréal, Novalis, 2011, p. 249-251. Ou E. BERNSTEIN, *The Splendor of Creation: A Biblical Ecology*, Cleveland, Pilgrim Press, 2005, p. 28-30.

⁴ L. WHITE JR, « The Historical Roots of Our Ecologic Crisis », dans *Science*, t. 155, n° 3767, 1967, p. 1203-1207, DOI : 10.1126/science.155.3767.1203.

⁵ M. HEIDEGGER, « Ce qu'est et comment se détermine la *phusis* », dans *Questions I et II* (Tel, 156), Paris, Gallimard, 1990, traduit par AXELOS K., p. 471-582 (p. 485). Voir S. FRANÇOIS, « Antichristianisme et écologie radicale », dans *Revue d'éthique et de théologie morale*, t. 272, n° 4, 2012, p. 79-98.

bien comme une mainmise (*dominance*)⁶. Ce slogan aurait été compris comme un blanc-seing pour exploiter les ressources naturelles et aurait rendu la technologie moralement vertueuse⁷. Disons-le tout de suite, cet article est en tous points daté. D'abord par son contexte d'écriture : comme l'a décrit Dominique Bourg, les années 1960 sont encore sous le choc des deux conflits mondiaux et d'Hiroshima et la crise que dénonce Lynn White est plus une angoisse devant la technique que la constatation de la survenue de l'anthropocène⁸. Ensuite par son but, comme l'a montré Christophe Monnot : écrit par un presbytérien libéral, l'article cherche avant tout à réformer le christianisme de son temps pour le détourner d'une certaine collusion des Églises avec le tout technique et le tout industriel et lui faire retrouver des valeurs humanistes⁹. White, que l'on réduit le plus souvent à son article dans *Nature* a d'ailleurs lui-même beaucoup évolué vers des positions de plus en plus nuancées¹⁰. Enfin, comme l'ont démontré Richard Bauckham et Peter Harrison, l'idée de *dominion* sur la nature ne naît pas à l'époque médiévale, mais existe déjà dès l'antiquité grecque et ne repose pas sur des sources bibliques ; en outre, le principe de *dominance* provient d'une réinterprétation de ces idées à la Renaissance, notamment dans la pensée de Francis Bacon (1561-1626) et s'épanouit au 18^e siècle dans un contexte sans plus aucune référence à la Bible, ni même à la religion¹¹. Mais cela importe peu, l'article de Lynn White fut reçu de manière quasi-messianique par les milieux de la contre-culture écologique¹² et engagea tout un processus de défense de la part des Églises

⁶ L. WHITE JR, « Historical Roots », p. 1205.

⁷ E. WHITNEY, « Lynn White, Ecotheology, and History », dans *Environmental Ethics*, t. 15, n° 2, 1993, p. 151-169 (p. 152).

⁸ D. BOURG, « Introduction à la lecture d'un article fondateur », dans L. WHITE JR, *Les racines historiques de notre crise écologique* (Hors collection), Paris, Presses Universitaires de France, 2019, p. 7-17.

⁹ C. MONNOT, « Les racines de la crise écologique : de Lynn White au Pape François », dans C. MONNOT, F. ROGNON (éds), *Églises et écologie : une révolution à reculons* (Fondations écologiques), Genève, Labor et Fides, 2020.

¹⁰ C. MONNOT, « Les racines historiques de la théologie verte. Les contributions de Lynn White », dans C. MONNOT, F. ROGNON (éds), *La Nouvelle Théologie verte* (Fondations écologiques), Genève, Labor et Fides, 2021, p. 31-50.

¹¹ R. BAUCKHAM, *Living with Other Creatures: Green Exegesis and Theology*, Waco, TX, Baylor University Press, 2011, p. 14-63. P. HARRISON, « Subduing the Earth: Genesis 1, Early Modern Science, and the Exploitation of Nature », dans *The Journal of Religion*, t. 79, n° 1, 1999, p. 86-109.

¹² C. MONNOT, « Les racines de la crise écologique : de Lynn White au Pape François », p. 38.

qui continue jusqu'à aujourd'hui, comme en témoigne la publication d'un colloque tenu en 2021 à l'Institut catholique de Paris¹³. Le tout récent *Oxford Handbook of the Bible and Ecology* s'ouvre par une analyse de l'article¹⁴.

Deux textes sont ressassés comme des mantras : Gn 1,26-30 et le passage de Rm 8 mentionné en introduction. En 2008 est parue une version « verte » de la traduction anglaise NRSV de la Bible, préfacée par Desmond Tutu et contenant un discours de Jean-Paul II sur l'écologie ; elle est vraiment verte, car son principe est d'imprimer dans cette couleur les passages qui concernent les questions écologiques. Parmi les textes liminaires, on trouve cette méditation de Barbara Brown Taylor intitulée « The Dominion of Love » : « Nous sommes les intendants de la création de Dieu – pas des maîtres nous-mêmes, mais des employés de Dieu, chargés de prendre soin de la vigne jusqu'au retour du maître. Dans cette optique, vous pouvez continuer à construire votre lotissement, mais vous allez sauver tous les arbres que vous pouvez, en en plantant deux pour chaque arbre abattu, et en recouvrant la terre arable brutalement dénudée de paille de blé pour qu'elle ne s'envole pas. Pourquoi vous donnerez-vous tout ce mal, qui vous coûtera certainement plus cher que le despotisme ? Vous le ferez parce que la terre n'est pas votre propriété. Comme les talents dans la parabole de Matthieu, ces ressources naturelles vous sont toutes prêtées, et vous serez tenu responsable de ce que vous en aurez fait à l'échéance du prêt »¹⁵. Rédigé par une pasteure épiscopaliennne considérée par *Time* comme l'une des 100 personnes les plus *influential* dans le monde, ce texte développe les grands thèmes de la

¹³ J. MOLINARIO (éd.), *Responsabilités chrétiennes dans la crise écologique : quelles solidarités nouvelles ?* (Patrimoines), Paris, Cerf, 2022.

¹⁴ J.H. KIDWELL, « The Historical Roots of the Ecological Crisis », dans H. MARLOW, M. HARRIS (éds), *The Oxford Handbook of the Bible and Ecology*, New York, Oxford University Press, 2022, p. 9-18.

¹⁵ « We are stewards of God's creation—not masters ourselves, but divine employees, entrusted with caring for the vineyard until the master comes home. In this view, you can still build your subdivision, but you are going to save all the trees you can, planting two for every one you cut down, and covering the rudely exposed topsoil with wheat straw so that it does not blow away. Why will you go to all this trouble, which will certainly cost you more money than despotism would? You will do it because the earth is not your possession. Like the talents in Matthew's parable, these natural resources are all on loan to you, and you will be held accountable for what you have done with them when the loan comes due ». *The Green Bible. New Revised Standard Version*, New York, HarperOne, 2008, p. I-(88-89).

lecture contemporaine de Gn 1 : l'absolue responsabilité de la création exprimée par le terme anglais de *stewardship*, intendance, la solidarité entre les créatures et la création, l'importance de l'effort nécessaire – planter des arbres et pailler votre jardin – pour préserver l'environnement. En Rm 8, Paul aurait affirmé l'interdépendance entre l'être humain et la nature, en adoptant le vocabulaire de la maternité. Comme le dit Brendan Byrne : « le passage véhicule un fort sentiment de solidarité, tant dans la souffrance que dans l'espoir, entre la création non humaine et le monde humain. En même temps, l'apparition de l'image essentiellement féminine de la création dans l'enfantement est frappante dans un document (Romains) qui, par ailleurs, semble résolument masculin dans son imagerie et dans le choix des personnages bibliques (par exemple Abraham, Adam, Moïse, Pharaon, Jacob et Ésaü) auxquels il fait appel »¹⁶.

On comprend parfaitement la stratégie qui est mise en œuvre. En se focalisant sur Rm 8, le but est de montrer qu'il existe des textes « verts » qui prennent en compte la nature comme un tout en décentrant la place de l'être humain. Il s'agit encore de sauver la Bible en lui décernant un écolabel. En choisissant de relire Gn 1, il s'agit de laver la Bible de toute accusation d'écocide. Ainsi que le dit le Pape François dans *Laudato Si'*, si la faute existe, elle est à chercher dans les interprétations de certains chrétiens qui n'ont pas une herméneutique adéquate, et pas dans l'écrit sacré¹⁷.

II. LE RETOUR D'UN MÉSUSAGE DU PRINCIPE D'INERRANCE OU COMMENT REVIVRE LA CRISE MODERNISTE

En renvoyant ainsi à l'herméneutique, le Pape évite un écueil dans lequel nous risquons tous de tomber tant nous sommes blessés par

¹⁶ *Nonetheless, the passage does convey a strong sense of solidarity in both suffering and hope between non-human creation and the human world. At the same time, the appearance of the essentially feminine image of creation giving birth is striking in a document (Romans) that otherwise appears unrelentingly masculine in its imagery and in the selection of Scriptural characters (e.g. Abraham, Adam, Moses, Pharaoh, Jacob and Esau) to which it appeals.* B. BYRNE, « Creation Groaning: An Earth Bible Reading of Romans 8.18-22 », dans N.C. HABEL (éd.), *Readings from the Perspective of Earth* (Earth Bible, 1), Sheffield, Sheffield Academic Press, 2000, p. 193-203 (p. 201).

¹⁷ PAPE FRANÇOIS, *Laudato Si'*, 2015, paragr. 67.

l'accusation de Lynn White : administrer une leçon d'exégèse à son lecteur. La tentation est grande, en effet, de vouloir prouver par l'hébreu, l'archéologie, la grammaire que le verset n'a pas pu nous pousser au massacre de notre environnement et qu'il a toujours été irréprochable en matière d'écocertification. Face à l'attaque, nous renouons avec le vieux réflexe ecclésial : dégainer l'usage littéraliste du principe d'inerrance. Redoutant de se retrouver dans la même position qu'au début du 20^e siècle, quand les critiques s'attaquaient à ses détails pour miner la fiabilité du texte biblique, les chrétiens de toute confession s'efforcent de défendre pied à pied et quoi qu'il en coûte chaque expression afin de démontrer que l'auteur principal des Écritures, Dieu, ne saurait se tromper. Comme au temps de la crise moderniste, les pros et les antis ont beau s'affronter sur le sens, ils se trouvent en réalité dans la même perspective face au texte : le lire de manière littérale et parcellaire¹⁸. L'argument de Lynn White est complexe – contestable on l'a vu, mais complexe. On n'en retient qu'une lecture littérale du demi-verset du premier chapitre de la Genèse.

Le problème de pratiquer ainsi l'inerrance littérale est de retomber dans les mêmes pièges rencontrés au cours de l'offensive antimoderniste de la fin du 19^e siècle.

1^o le premier, et le plus flagrant, est que l'on ne peut maintenir cette perspective de disculper chaque détail de toutes les péripécies. Il y a toujours des passages qui résistent. Les plus évidents sont ceux qui traitent du sacrifice. Comment par exemple défendre de manière écologique l'égorgement de 22 000 têtes de gros bétail et 120 000 têtes de petit bétail pour la dédicace du Temple de Salomon (1R 8,63 et parallèle en 2Chr) ? Les commentateurs s'empêchent dans les explications¹⁹. Mais on peut penser aussi à des passages beaucoup plus

¹⁸ R. BURNET, « L'interprétation de la Bible depuis 1943. Pour en finir avec le modernisme », dans J.R. ARMOGATHE, ET AL. (éds), *Histoire générale du christianisme* (Quadrige. Dicos poche), Paris, PUF, 2010, p. 1069-1076.

¹⁹ M.E. BERRY, « What about Animal Sacrifice in the Hebrew Scriptures? », dans T. YORK, A. ALEXIS-BAKER (éds), *A Faith Embracing All Creatures: Addressing Commonly Asked Questions About Christian Care for Animals* (Peaceable Kingdom, 2), Eugene, OR, Cascade Books, 2012, p. 23-38. J. BERKMAN, « Are We Addicted to the Suffering of Animal? Animal Cruelty and the Catholic Moral Tradition », *ibid.*, p. 124-137. D.L. CLOUGH, « The Bible and Animal Theology », dans H. MARLOW, M. HARRIS (éds), *The Oxford Handbook of the Bible and Ecology*, New York, Oxford University Press, 2022, p. 401-412.

imprévus, comme dans la Deuxième Lettre de Pierre : « Puisque toutes ces choses se dissolvent ainsi, quels ne devez-vous pas être par une sainte conduite et par les prières, attendant et hâtant l'avènement du Jour de Dieu, où les cieux enflammés se dissoudront et où les éléments embrasés se fondront » (2P 3,11-12). Voilà un texte bien pire que Gn 1 ! N'est-ce pas l'encouragement à précipiter la crise afin de brusquer la venue de la Parousie²⁰ ? Certaines traditions fondamentalistes et dispensationalistes, qui mettent l'accent sur l'attente d'un retour imminent de Jésus et d'un enlèvement des croyants de la terre, analysent les catastrophes naturelles et les signes de décomposition terrestre comme des indicateurs annoncés dans les Écritures de la proximité de la fin espérée²¹. Certains de ces groupes se sont explicitement opposés à l'environnementalisme, le considérant comme une hérésie du nouvel âge ou néopaïenne, qui menace de détourner les croyants de l'objectif du salut céleste. Une série de DVD intitulés *Resisting the Green Dragon*²² tentant de ridiculiser le mouvement écologique paru dans les années 2010 a ainsi beaucoup marqué les esprits des Américains. Le danger est sérieux, et il faut rendre hommage au patient travail mené par des exégètes proches de ces mêmes mouvances évangéliques comme Douglas Moo²³ – et beaucoup d'autres, y compris en Afrique où ces sujets sont particulièrement prégnants²⁴ – proposant avec fermeté une interprétation plus raisonnable du texte. De tous les groupes de la population américaine, les

²⁰ E. ADAMS, « Retrieving the Earth from the Conflagration: 2 Peter 3.5–13 and the Environment », dans D.G. HORRELL, ET AL. (éds), *Ecological Hermeneutics: Biblical, Historical and Theological Perspectives*, Edinburgh, T&T Clark, 2010, p. 108-120.

²¹ K. DYER, « When Is the End Not the End? The Fate of Earth in Biblical Eschatology (Mark 13) », dans N.C. HABEL, V.S. BALABANSKI (éds), *The Earth Story in the New Testament* (Earth Bible, 5), London, Sheffield Academic Press, 2002, p. 44-56.

²² *Resisting the Green Dragon: A 12-Part Dvd Series with Discussion Guide* (film), Burke, VA, Cornwall Alliance for the Stewardship of Creation, 2010.

²³ D.J. MOO, « Nature in the New Creation: New Testament Eschatology and the Environment », dans *Journal of the Evangelical Theological Society*, t. 49, n° 3, 2006, p. 449-488. D.J. Moo, *2 Peter, Jude* (NIV Application Commentary), Grand Rapids, MI, Zondervan Academic, 2011, p. 180-186.

²⁴ R. FALCONER, « A Vision of Eschatological-Environmental Renewal: Responding to an African Ecological Ethic », dans R.L. REED, D.K. NGARUYIA (éds), *God and Creation* (African Society of Evangelical Theology), Carlisle, UK, Langham Global Library, 2019, p. 119-141.

évangéliques sont ceux qui ont le plus changé de position face à la question climatique ces vingt dernières années²⁵.

2° la deuxième difficulté engendrée par une optique de micro-exégèse est de sélectionner des bouts de versets qui font slogan en perdant la perspective globale du texte. Le cri de la création en Rm 8 est ici particulièrement topique. Comme on l'a dit, la plupart des interprétations se contentent d'y lire une solidarité entre la *ktisis*, la Création, et l'humanité. Or, comme le démontre un remarquable article de Sigve Tonstad, il s'agit de bien autres choses que cela²⁶. Paul en effet, de l'avis de tous les commentateurs, suit de près le texte de la Genèse dans cette partie de l'épître aux Romains. Or, si on consulte les versets avant le v. 22, on repère cette expression étrange : « elle fut assujettie à la vanité, – non qu'elle l'eût voulu, mais à cause de celui qui l'y a soumise » (v. 20). À quoi cela peut-il faire allusion, sinon à Gn 3,17-18 : « maudit soit le sol à cause de toi ! [...] Il produira pour toi épines et chardons et tu mangeras l'herbe des champs ». L'état dans lequel nous nous trouvons est celui d'une absence de solidarité. La terre elle aussi a subi les conséquences de la faute d'Adam et se voit contrainte à se retourner contre lui. Et s'il y a communion à quelque chose, c'est au premier chef à la souffrance et à la servitude : la création gémit, elle a l'espérance d'être libérée de la « servitude de la corruption » (v. 22). Une telle déclaration n'a pas grand-chose à voir avec l'écologie, bien étrangère à Paul : c'est avant tout un manifeste politique et un manifeste eschatologique. Manifeste politique, d'abord, car comme l'a montré Robert Jewett²⁷, faire entendre ainsi le tourment de la nature contredit l'idéologie impériale d'un retour idyllique de l'âge d'or garanti par la *pax romana*. Dire qu'on vit un temps de détresse, c'est affirmer que l'Empereur ne mérite pas le titre de *Sôter* qu'il s'attribue et qu'il faut

²⁵ J.A. SIMMONS, « Evangelical Environmentalism: Oxymoron or Opportunity? », dans *Worldviews: Global Religions, Culture, and Ecology*, t. 13, Leiden, Brill, n° 1, 2009, p. 40-71. A.J. SWOBODA, D.L. BRUNNER, « Creation Care and the Bible: An Evangelical Perspective », dans H. MARLOW, M. HARRIS (éds), *The Oxford Handbook of the Bible and Ecology*, New York, Oxford University Press, 2022, p. 413-424.

²⁶ S. TONSTAD, « Creation Groaning in Labor Pains », dans N.C. HABEL, P.L. TRUDINGER (éds), *Exploring Ecological Hermeneutics* (SBL Symposium Series, 46), Atlanta, GA, Society of Biblical Literature, 2008, p. 141-150.

²⁷ R. JEWETT, « The Corruption and Redemption of Creation : Reading Rom 8:18-23 within the Imperial Context », dans R.A. HORSLEY (éd.), *Paul and the Roman Imperial Order*, London, Bloomsbury Academic, 2004, p. 25-46.

se trouver un autre sauveur. Et c'est là que le manifeste politique prend une dimension eschatologique : en déclarant que la Création attend la révélation des fils de Dieu, Paul la prend à témoin et en fait le soutien du groupe minuscule des disciples du Christ. Quoiqu'une infime minorité, ils sont ceux que la Création espère de façon ardente. Cette lecture écologique, qui vient dans un second temps, ne peut qu'être reçue par notre modernité plongée dans une atmosphère de fin du monde. Comme le dit Tonstad, « le gémissement de la nature est maintenant audible même pour l'oreille émoussée et désensibilisée qui n'est pas familière avec les perspectives apocalyptiques et qui est mal à l'aise avec ses perspectives »²⁸.

3° enfin, la troisième difficulté est d'appliquer le texte sur un objet différent de son objet d'origine, et lui faire trouver un sens que l'herméneutique biblique a nommé « sens accommodative » et a toujours considéré comme une faute exégétique. Richard Bauckham a ainsi procédé à une critique en règle du concept de *stewardship*, de responsabilité de la Création, d'intendance²⁹. Quatre arguments devraient nous rendre prudents dans son utilisation. (a) la notion dénote, comme le dit Bauckham, un assez grand *hybris*. Il est tout à fait arrogant de s'attribuer l'intendance de la terre, car la connaissance et le pouvoir humains ne sont tout simplement pas à la hauteur de la tâche consistant à contrôler toutes les complexités des écosystèmes du monde, et que Gn 1 ne parle pas du tout d'une domination totale. (b) en se proclamant les intendants, on exclut absolument l'action de Dieu dans le monde, qui est l'un des thèmes centraux de l'Ancien Testament – que l'on songe au livre de Job. (c) le concept d'intendance est un concept vague. La création n'est-elle qu'un entrepôt de matières premières à utiliser de manière instrumentale comme les humains l'entendent ? Devons-nous façonner la nature ou lui faire retrouver son état originel, mais alors quel est-il ? Quel contenu concret le modèle de l'intendance implique-t-il pour la prise en charge effective de la planète ? (d) le modèle de l'intendance place de nouveau l'être humain au sommet de la création alors que les deux récits de la création ont des optiques divergentes et bien plus complexes. La conclusion de ces critiques est claire : on a bien trouvé un « sens accommodative » en tentant de faire coller le texte

²⁸ S. TONSTAD, « Creation Groaning in Labor Pains », p. 147.

²⁹ R. BAUCKHAM, *Bible and Ecology: Rediscovering the Community of Creation*, London, Darton, Longman & Todd, 2010, p. 2-12.

biblique à un concept de responsabilité qui lui est étranger, car il est totalement moderne. Dans son article de l'*Oxford Handbook of the Bible and Ecology*, Mark Liederbach rappelle quelques évidences qui doivent corriger la perspective³⁰. On peut en retenir deux. La première est que le texte est précédé par la création de l'être humain « à l'image et à la ressemblance », les deux versets 27 et 28 sont d'ailleurs construits de manière symétrique. S'il y a intendance, elle se fait sous cette modalité de la ressemblance qui est avant tout une question de visibilité. De même que les monarques du Proche-Orient rendaient visible leur présence par des statues et par des officiers chargés de les représenter. Or, comme le rappelle Norman Habel³¹, ce commandement est donné avant la chute, et donc avant la cassure avec Dieu. Quelle valeur a-t-il alors que le contrat de confiance est rompu ? Alors que les porteurs d'images non déchus et non pécheurs auraient vécu et agi en accord avec le comportement moral et la volonté de Dieu, les porteurs d'images post-chute ne peuvent pas le faire. La seconde évidence est le sens qu'adoptent les deux verbes '*avad* et '*shamar* en Gn 2,15, l'autre texte que l'on invoque régulièrement en support : « Dieu prit l'homme et le plaça dans le jardin d'Éden pour '*avad* et '*shamar* ». Comment traduire ? '*Avad* signifie « œuvrer », ce qui peut se traduire selon le contexte par « travailler », « labourer », mais aussi « rendre un culte », tandis que '*shamar* signifie « faire attention », ce qu'on peut traduire par « avoir l'œil sur », « conserver », « garder », mais aussi « obéir ». Peut-on traduire le texte comme on le fait souvent depuis quelques années en disant que la tâche d'Adam est de « cultiver » et de « prendre soin » ? N'est-ce pas une adaptation qui manque le cœur du texte biblique qui est totalement théocentrique, puisque tout tourne autour de Dieu ? Or, lorsque '*avad* et '*shamar* apparaissent ensemble ailleurs dans l'Ancien Testament, ils ne véhiculent jamais une acception agricole. Ils font plutôt référence au service et à la garde que les prêtres lévites devaient assurer dans le cadre de l'entretien du temple d'Israël. Ne faudrait-il pas comprendre le texte dans un sens plus liturgique, qui verrait dans le jardin le temple de Dieu et dans l'homme le lévite chargé d'organiser

³⁰ M.D. LIEDERBACH, « Stewardship: A Biblical Concept? », dans H. MARLOW, M. HARRIS (éds), *The Oxford Handbook of the Bible and Ecology*, New York, Oxford University Press, 2022, p. 310-321.

³¹ N. HABEL, « Geophany: The Earth Story in Genesis 1 », dans N.C. HABEL, S. WURST (éds), *The Earth Story in Genesis* (Earth Bible, 2), Sheffield, Sheffield academic press, 2000, p. 34-48.

le culte et la surveillance ? Rajoutons à ces considérations de Liederbach que tel est bien le sens que sous-entend la LXX qui traduit par ἐργάζεσθαι αὐτὸν καὶ φυλάσσειν, « travailler et monter la garde ».

III. VERS UNE HERMÉNEUTIQUE PRENANT EN COMPTE LES CONSIDÉRATIONS ÉCOLOGIQUES

Deux leçons doivent être tirées de ce qui précède. La première est qu'il faut sortir de la lecture culpabilisée ou défensive des deux Testaments qui ne mène qu'à un gauchissement des interprétations. Ce n'est pas la Bible qu'il faut blâmer, ce sont ses lecteurs. Et encore, il faudrait démontrer que ce sont bien les lecteurs de la Bible qui sont les responsables directs de la crise écologique. Comme pour tout comportement humain, la prédisposition des institutions et des sociétés à sélectionner l'un ou l'autre verset biblique pour justifier par après les choix que l'on a faits sans consulter la Bible paraît à peu près infinie. La seconde est qu'il semble, en dépit qu'on en ait, que ni Adonaï du haut de son Sinaï, ni le Verbe incarné consubstantiel au Père n'aient développé de discours consistant sur l'écologie. Et là encore, il convient d'éviter une propension tout aussi infinie que l'autre à tirer le texte pour le faire coller de force à l'actualité, ou bien à manier avec allégresse les ciseaux d'Anastasie pour censurer les textes qui dérangent. Dès lors, quelle herméneutique peut-on privilégier ? La recherche contemporaine nous suggère trois pistes. Celles-ci ne sont pas à comprendre en exclusion les unes par rapport aux autres, mais au contraire en collaboration étroite les unes avec les autres, comme le proposent deux remarquables synthèses de David Horrell³².

1. *Le Earth Bible Project*

Basé à l'université d'Adélaïde en Australie et fédéré autour de Norman Habel, le *Earth Bible Project* affronte directement la difficulté que pose la Bible au lecteur qui entend y trouver une justification pour

³² D.G. HORRELL, « Ecological Hermeneutics: Reflections on Methods and Prospects for the Future », dans *Colloquium*, t. 46, n° 2, 2014, p. 141-165. D.G. HORRELL, « Ecological Hermeneutics: Origins, Approaches, and Prospects », dans H. MARLOW, M. HARRIS (éds), *The Oxford Handbook of the Bible and Ecology*, New York, Oxford University Press, 2022, p. 19-35. Merci à David Horrell de m'avoir fait connaître la première.

l'écologie. Pour Habel, la Bible est un texte malcommode (*inconvenient*) qui ne contient que de très rares passages « verts », c'est-à-dire des paroles qui nous connectent de manière personnelle et immédiate avec la nature³³. Elle est plutôt un texte « gris », comme il le dit, c'est-à-dire un texte qui nous pousse à l'attitude inverse, même si les péricopes « vertes » (Job 39 ; Ps 104 ; Rm 8 ; Col 1,15-20) peuvent servir de règles pour comprendre les autres³⁴. La Bible n'est donc pas un texte *ecofriendly* et il faut en prendre acte. Pour la lire correctement, trois étapes doivent donc être observées³⁵. La première est la suspicion : prendre en compte le fait que les textes bibliques et leurs interprétations peuvent être anthropocentriques et potentiellement opposés à l'environnement (que Habel nomme « *Earth* »). La seconde est une étape d'identification, où il s'agit de faire l'inventaire des éléments propres à la terre (ou à ceux qui appartiennent à sa communauté) et à entrer en sympathie avec eux. Enfin, ce qui constitue l'étape distinctive du projet, la récupération (*retrieval*) de la « voix de la Terre ». C'est cette voix, qu'elle soit explicite ou implicite dans le texte, ou bien construite de manière imaginative par l'interprète, que le projet cherche à faire émerger.

Habel a souvent été critiqué, y compris par ceux qui participent à son projet, pour le relatif flou de ce concept de « voix de la terre » qui laisse libre cours à la subjectivité de l'interprète. Comme le remarque avec une pointe d'ironie David Horrell³⁶, parler ainsi de « Terre » plutôt que de « Création » ressemble à ces tentatives de dialogues interreligieux où l'on emploie un langage générique en espérant trouver un terrain d'entente, et où l'on finit par ne plus rien se dire tant les termes n'évoquent plus rien dans les traditions respectives. On peut aussi se questionner sur sa distinction entre « textes verts » et « textes gris » : beaucoup préfèrent éviter de jeter la suspicion directement sur

³³ N.C. HABEL, *An Inconvenient Text: Is a Green Reading of the Bible Possible?*, Adelaide, ATF Press, 2009, p. xvi-xvii.

³⁴ *Ibid.*, p. 114-119.

³⁵ Celles-ci sont détaillées dans les prolégomènes méthodologiques des livres suivants : N.C. HABEL, « Introducing Ecological Hermeneutics », dans N.C. HABEL, P.L. TRUDINGER (éds), *Exploring Ecological Hermeneutics* (SBL Symposium Series, 46), Atlanta, GA, Society of Biblical Literature, 2008, p. 1-8 ; N.C. HABEL, *An Inconvenient Text*, p. 56-60 ; N.C. HABEL, *The Birth, the Curse and the Greening of Earth: An Ecological Reading of Genesis 1-11* (Earth Bible Commentary, 1), Sheffield, Phoenix, 2011, p. 8-14.

³⁶ D.G. HORRELL, « Ecological Hermeneutics », p. 154.

le texte, et la réservent à ses interprètes. Plutôt que de critiquer l'anthropocentrisme du texte, c'est le potentiel positif de la représentation des relations entre Dieu, les humains et le cosmos qui sera mis en lumière, comme, par exemple, dans l'analyse de Vicky Balabanski de la cosmologie de Colossiens, ou le discernement chez Hilary Marlow de la voix de la terre dans les prophètes³⁷. Enfin, et peut-être plus profondément, on peut questionner cette approche qui pose des principes d'écojustice comme point de départ et qui servent ainsi de canon, au sens technique du mot *kanón*, c'est-à-dire de règles d'interprétation du texte biblique. Cela implique que nous sachions à l'avance et indépendamment de la Bible ce qu'est une authentique démarche écologique, et que nous puissions ensuite évaluer le message biblique à l'aune de ce savoir préalable³⁸.

2. *Le projet d'Exeter*

Avec une telle critique, on peut s'attendre à ce que le projet d'Exeter porté par le même David Horrell parte de la démarche inverse, et cherche avant tout à cerner les préjugés que nous avons sur la Bible : « L'un des avantages de l'identification explicite de ces constructions doctrinales est qu'elle indique clairement que nous ne prétendons pas simplement lire ou retrouver ce que le texte "dit", mais que nous reconnaissons que notre lecture de la Bible est une construction, façonnée par certaines priorités et convictions »³⁹. Cette démarche,

³⁷ H. MARLOW, « The Other Prophet! The Voice of Earth in the Book of Amos », dans N.C. HABEL, P.L. TRUDINGER (éds), *Exploring Ecological Hermeneutics* (SBL Symposium Series, 46), Atlanta, GA, Society of Biblical Literature, 2008, p. 75-83. V. BALABANSKI, « Critiquing Anthropocentric Cosmology: Retrieving a Stoic "Permeation Cosmology" in Colossians 1:15-20 », dans N.C. HABEL, P.L. TRUDINGER (éds), *Exploring Ecological Hermeneutics* (SBL Symposium, 46), Society of Biblical Literature, 2008, Atlanta, GA, p. 151-159. V.S. BALABANSKI, « Pauline Epistles: Paul's Vision of Cosmic Liberation and Renewal », dans H. MARLOW, M. HARRIS, V.S. BALABANSKI (éds), *The Oxford Handbook of the Bible and Ecology*, New York, Oxford University Press, 2022, p. 241-255. Voir également son récent commentaire de Colossiens : V.S. BALABANSKI, *Colossians: An Earth Bible Commentary* (Earth Bible Commentary), Edinburgh, T&T Clark, 2020.

³⁸ D.G. HORRELL, « Ecological Hermeneutics », p. 155.

³⁹ « It may perhaps be valuable to imagine these doctrinal constructs as something like a two-way lens, which shapes and focuses the biblical traditions—bringing certain themes into clear and central focus; blurring, distorting, or marginalizing others—and which at the same time both reflects and shapes our understanding of, and response to, the contemporary context. Precisely one of the advantages of

très herméneutique au sens gadamérien ou ricœurrien du terme, a abouti à l'intéressant *Greening Paul : Rereading the Apostle in a Time of Ecological Crisis*⁴⁰. Partant de Rm 8 et de Col 1, les auteurs tentent de bâtir une éthique paulinienne de l'écologie. Celle-ci ne se revendique pas une redécouverte du sens premier du texte, ni des intentions de l'apôtre. Elle entend relire *avec* et parfois *contre* Paul lui-même les épîtres pauliniennes en adoptant une perspective consciemment orientée par la situation contemporaine. Le groupe d'Exeter part ainsi de ce qu'il considère être le cœur de l'éthique paulinienne, c'est-à-dire un ensemble de normes que l'on peut énumérer de la sorte : le respect d'autrui, la bonté intrinsèque de la création, la solidarité fondamentale de l'humanité avec la création, l'appel à la réconciliation et à la libération de toute la création. Puis il se demande comment ces principes peuvent s'appliquer à l'écologie. Quelle forme peut adopter la kénose écologique ? Est-ce qu'une éthique écologique doit prendre en compte l'eschatologie ? Comment une responsabilité collective peut s'étendre aux préoccupations environnementales ? Les alternatives morales concrètes envisagées vont du végétarisme à la réduction de l'extinction des espèces. Mais toutes promeuvent une « retenue kénotique » et l'élargissement de notre considération pour les autres (humains et non-humains)⁴¹.

La conception herméneutique est donc tout à fait différente. Il ne s'agit pas de révéler ce que « la Bible dit » sur l'écologie, il s'agit de s'engager dans un processus beaucoup plus créatif dans lequel le texte biblique est relu en lui posant de manière consciente des questions contemporaines et en assumant avec transparence non seulement la perspective, mais aussi le vocabulaire classique du christianisme. Il ne s'agit donc plus d'employer les thèmes génériques dans l'espoir de gagner en neutralité ou en universalité, mais bien d'interroger à nouveau frais la tradition chrétienne en partant de son cœur même : la Bible.

identifying these doctrinal constructs explicitly is that it makes clear that we are not simply claiming to read or recover what the text "says," but are acknowledging that our reading of the Bible is a construction, shaped by certain priorities and convictions. » D.G. HORRELL, « Ecological Hermeneutics: Origins, Approaches, and Prospects », p. 26.

⁴⁰ D.G. HORRELL, C. HUNT, C. SOUTHGATE, *Greening Paul: Rereading the Apostle in a Time of Ecological Crisis*, Waco, TX, Baylor University Press, 2010.

⁴¹ *Ibid.*, p. 200-207.

3. *Les vertus de l'anarchie méthodologique*

Aux côtés de ces deux projets bien structurés et bien identifiables par des collections universitaires (Earth Bible, Earth Bible Commentary) ou des groupes de recherches à la SBL, une foule de projets se développent dans une certaine anarchie méthodologique tout à fait bienvenue. En effet, combattre une vision rigidifiée des rapports de l'humanité à son environnement par une autre vision rigidifiée, même pétrie de bonnes intentions, serait catastrophique. Il y a déjà beaucoup de pensée convenue dans les doctrines écologiques et il serait dommage de sortir d'un dogmatisme ecclésial pour plonger dans un dogmatisme vert. Et dans ce contexte, la joyeuse exclamation de Paul Feyerabend est plus que salutaire : *anything goes*. Pour conclure, j'énumérerai donc trois articles qui proposent trois pistes de recherches tout à fait différentes. J'endosse parfaitement la subjectivité de ce choix : *anything goes* !

A) le premier article a été écrit par Didier Luciani qui intervient après plusieurs ouvrages publiés sur les animaux dans la Bible⁴². Il s'intitule « les animaux de la Bible ont-ils encore quelque chose à nous dire ? »⁴³. Avec la modestie souriante et pleine d'humour qui le caractérise, son auteur assume ce qu'on vient de démontrer : en matière écologique, il faut poser des questions à la Bible en sachant qu'elle n'y répondra pas. D'abord parce qu'elle ne se pose pas la question – et Didier Luciani donne l'exemple de « pourquoi les abeilles disparaissent-elles ? » dont l'explication est au fond assez évidente, « parce que l'homme ne possède pas la capacité de destruction globale dont il dispose aujourd'hui »⁴⁴. Ensuite parce que les informations qu'elle livre sont parcellaires. Mais surtout, et c'est la conclusion de son article, parce qu'elle nous dirige vers des interrogations nouvelles. Le thème des sacrifices nous renvoie à celui de la consommation de la nourriture carnée et l'étude précise des austères commandements du Lévitique nous pousse à réfléchir à une prise en compte de la douleur des êtres vivants : « venir en aide à un âne qui

⁴² D. LUCIANI, *Les animaux dans la Bible* (Cahier Évangile, 183), Paris, Cerf, 2018. D. LUCIANI (éd.), *Des animaux, des hommes et des dieux: parcours dans la Bible hébraïque* (Religio), Louvain-la-Neuve, Presses Universitaires de Louvain, 2020.

⁴³ D. LUCIANI, « Les animaux de la Bible ont-ils encore quelque chose à nous dire ? », dans *Revue d'éthique et de théologie morale*, t. 306, n° 2, 2020, p. 23-36.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 26.

tombe (même si c'est celui de ton ennemi) sous le poids de sa charge (Ex 23,5) ; laisser les animaux se reposer (Ex 20,8-10 ; 23,12 ; Dt 5,12-14), même en période d'intense activité agricole (Ex 34,21) ; laisser sept jours le petit auprès de sa mère et ne pas l'offrir en sacrifice le même jour qu'elle (Lv 22,27-28) ; ne pas frapper un animal à mort (Lv 24,18.21) ; ne pas prendre une mère oiseau qui couve ses petits (Dt 22,6-7) ; ne pas museler le bœuf qui foule le grain (Dt 25,4) »⁴⁵.

B) le deuxième est une étude ethnographique menée chez des individus vivant des situations climatiques extrêmes comme en Océanie, menacée par la montée des eaux à propos de leur lecture des textes bibliques⁴⁶. Contrairement à l'explication spontanée que les Occidentaux pourraient faire du texte du Déluge, les personnes interrogées mettent en lumière trois éléments. D'abord que Noé fournit un modèle d'anticipation et de préparation à la catastrophe duquel on doit s'inspirer, ensuite que les vrais héros sont ceux qui périssent de manière tout à fait injuste à l'extérieur de l'Arche et enfin que l'alliance qui scelle la fin du Déluge est ce qui sert de fondement actuel pour nier le changement climatique. Ce décalage du regard a de quoi faire réfléchir.

C) enfin un article de Christopher Rowland dans l'*Oxford Handbook* déjà cité sur l'eschatologie dans le judaïsme du Second Temple permet de rendre justice à la dimension quasi-eschatologique de la crise que nous traversons⁴⁷. Selon lui, s'il faut chercher des passages écologiques dans les traditions bibliques au sens large, c'est plutôt dans les apocalypses qu'on les repérera. En effet, c'est dans ces textes que se découvre la restauration d'une création abîmée par l'humanité. On peut par exemple citer le *Premier Livre d'Hénoch* qui envisage dans ses chapitres 85-90 un salut des animaux ou le chapitre 23 des *Jubilés* qui montre l'annihilation des saccageurs de l'environnement

⁴⁵ *Ibid.*, p. 34.

⁴⁶ H. FAIR, « Three Stories of Noah: Navigating Religious Climate Change Narratives in the Pacific Island Region », dans *Geo: Geography and Environment*, t. 5, n° 2, 2018, DOI : 10.1002/geo2.68. Voir aussi N. VAKA'UTA, « Island-Marking Texts: Engaging the Bible in Oceania », dans J. HAVEA (éd.), *Islands, Islanders, and the Bible: Ruminations* (SBL Semeia Studies, 77), Atlanta, SBL Press, 2015, p. 57-64.

⁴⁷ C. ROWLAND, « Ecology and Eschatology in the Second Temple Period », dans H. MARLOW, M. HARRIS (éds), *The Oxford Handbook of the Bible and Ecology*, New York, Oxford University Press, 2022, p. 299-309.

dont on trouve les traces dans l'Apocalypse de Jean (11,18-19) où l'on intime l'ordre de détruire les destructeurs de la terre. En réalité, l'apocalyptique ne cherche pas uniquement à décrire la fin des temps. C'est avant tout un dispositif rhétorique destiné à pointer les attitudes négatives des êtres humains et qui repose sur cette constatation un peu désespérante que l'éthique ne se révèle vraiment que lorsqu'il est déjà trop tard, et en particulier aux derniers jours de l'humanité⁴⁸. La culture populaire, hantée depuis quelques années par la catastrophe, en constitue un écho fidèle et souvent bien plus près de son modèle biblique qu'on le croit suivant. Qu'est-ce que *Walking Dead* sinon une comédie humaine sur fond de zombies gargouillant ? *Don't Look Up* dévoile la farce du pouvoir alors que la météorite va bientôt frapper la terre. C'est la peur de la mort qui nous rend moraux et nous pousse à peser les conséquences de notre conduite passée. Or, cette prise de conscience, même si elle ne s'exprime pas sous les dehors de la crise écologique, est bien au cœur de la Bible.

Au terme du parcours, une chose est sûre : les biblistes doivent cesser de croire qu'il faut qu'ils aient quelque chose à dire de la crise écologique. Le projet d'Exeter ou celui de l'Earth Bible ont parfaitement mis en lumière qu'il n'y a pas de discours spécifique et cohérent qui pourrait être tiré de la bibliothèque sacrée et cela ne doit pas surprendre. Écrits à des époques où l'humanité n'avait pas atteint la puissance de nuisance qu'on lui connaît aujourd'hui, composés alors que les concepts de nature, d'environnement, et *a fortiori* d'écologie n'existaient pas, les livres qui la constituent n'en parlent pas. Cela ne veut pas dire qu'il faut que les considérations bibliques soient exclues du débat ou désertent les réflexions théologiques sur la question. Si elles peuvent et doivent intervenir, cela doit se faire par l'utilisation d'une herméneutique, c'est-à-dire dire d'une interprétation adaptative, lucide sur ses présupposés et sur le chemin qu'elle fait parcourir aux textes pour les faire cadrer avec une situation que leurs auteurs n'envisageaient pas au moment où ils les ont rédigés. À partir du moment où cette herméneutique est consciente d'elle-même, *anything goes*. Bien loin de nous effrayer, cette anarchie méthodologique témoigne de la prise en compte profonde des urgences climatiques par les commentateurs. Un peu comme les études féministes naguère, qui ont

⁴⁸ D. CUPITT, *Ethics in the Last Days of Humanity*, Salem, OR, Polebridge Press, 2016.

commencé par se structurer en une discipline particulière, pour finalement devenir une composante de toute interprétation, la question écologique gagne peu à peu tous les champs de l'exégèse biblique, parce qu'on ne peut décidément plus l'ignorer.

B – 1348 *Louvain-la-Neuve*
Grand-Place, 45 / L3.01.01
regis.burnet@uclouvain.be

Régis BURNET
Professeur, Faculté de théologie
Institut RSCS – UCLouvain

Résumé – Traumatisés par l'article de 1967 de Lynn White qui accusait la Bible d'avoir favorisé la crise écologique, les exégètes se sont longtemps crus obligés d'adopter une posture défensive et de montrer que le texte qu'ils étudient est en réalité écofriendly. Un survol des travaux de ces vingt dernières années montre qu'aucun discours spécifique et cohérent ne peut être tiré de la bibliothèque sacrée. Cela ne veut pas dire qu'il faut que les considérations bibliques soient exclues du débat ou désertent les réflexions théologiques sur la question. Si elles peuvent et doivent intervenir, cela doit se faire par l'utilisation d'une herméneutique, c'est-à-dire dire d'une interprétation adaptative, lucide sur ses présupposés et sur le chemin qu'elle fait parcourir aux textes pour les faire cadrer avec une situation que leurs auteurs n'envisageaient pas au moment où ils les ont rédigés.

Mots-clés – Théologie biblique, bible et écologie, David G. Horrell, Norman C. Habel, Earth Bible Project

Summary – Traumatized by Lynn White's 1967 article accusing the Bible of promoting the ecological crisis, exegetes have long felt obliged to adopt a defensive posture and show that the text they study is, in fact, ecofriendly. A survey of the research from the last twenty years shows that no specific and coherent discourse can be drawn from the sacred texts. This does not mean that biblical considerations should be excluded from the debate, or that theological reflection on the issue should be abandoned. If these can and must play a role, this should be done through the use of a hermeneutic, that is to say, an adaptive interpretation with insight in its proper presuppositions and with an understanding of the cultural, philosophical, religious and ecological distance between the Bible and the contemporary world.

Keywords – Biblical theology, Ecology and the Bible, David G. Horrell, Norman C. Habel, Earth Bible Project